

TD 05 : LA SIRENE

Objectifs:

1. Indiquer le regard de l'Algérien sur le « Autres », pendant la colonisation française
2. Montrer l'atmosphère régnante et annonciatrice de la guerre
3. Montrer les sentiments de Omar puis des passants pendant cette période
4. Indiquer la croyance des femmes analphabètes en relation avec la guerre

Activité :

Lisez attentivement ce texte puis répondez aux questions suivantes :

1. Qu'annoncé le son de la sirène, d'après l'auteur ? Relevez su texte en les classant par ordre les mots et les passages se rapportant à la sirène. Que remarquez-vous ? Quel est l'effet recherché par l'auteur ?
2. Relevez du premier paragraphe la description objective puis subjective du personnage d'Hitler
3. Pourquoi Hitler serait-il l'ami des Algériens ? justifiez l'emploi du mode conditionnel dans ce paragraphe
4. Que décrit l'auteur dans le dernier paragraphe ? Quels sont les mots ou les expressions qui le montrent ? Montrez son effet sur Omar puis sur les passants
5. Quelle est la croyance des femmes de Dar Sbitar en relation avec la sirène ?
6. La dernière tirade du texte « -L'heure de la justice arrive » a un double sens, lequel ?

La sirène

Les gens de Dar-Sbitar avaient plusieurs fois de suite entendu cette sirène au cours des semaines précédentes ; on l'essayait régulièrement. On leur avait bien dit que la guerre allait éclater. Elle éclaterait certainement : dans la maison, ils s'étaient faits à cette idée. On en discutait à tout propos. Celui qui déchaînerait cette guerre, disait-on, était un homme puissant. Son emblème, cette croix aux branches bizarrement cassées qui ressemblait à une roue, recouvrait les murs de la ville, tracé au charbon, à la craie. Il y avait des croix géantes peintes au goudron à côté de l'inscription : Vive Hitler ! On se retrouvait partout nez à nez avec ce sceau et ces inscriptions. L'homme qui portait le nom d'Hitler était tellement fort que nul n'aurait osé se mesurer avec lui. Et il partait conquérir le monde. Et il en serait le roi. Et cet homme si puissant était l'ami des musulmans : quand il aborderait les rivages de ce pays, les musulmans jouiraient de tout ce qu'ils désireraient, leur bonheur serait grand. Il priverait de leurs biens les juifs qu'il n'aimait pas et qu'il tuerait. Il serait le défenseur de l'islam et chasserait les Français. D'ailleurs la ceinture qui lui serrait la taille portait la chahada : Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mohammed est son prophète ! Cette ceinture ne le quittait ni jour ni nuit. C'est pourquoi il était invincible.

Les exercices d'alerte étaient entrés dans les mœurs. On disait :

-Ah ! La voilà qui crie.

Et, de fait, des plaintes prolongées tournoyaient dans l'air.

-Aujourd'hui, pourtant, elle est enrhumée.

-Comment, enrhumée !

-A cause du temps qui est à l'humidité. Cependant quand elle résonna pour de bon, ils eurent l'impression de l'entendre pour la première fois.

C'était un après-midi de septembre ; Omar passait par la place de la Mairie. Elle lâcha son mugissement sauvage. Elle était placée sur les toits de l'édifice municipal. Cela débuta sur une note grave, qui se haussa rapidement au plus aigu, monta droit comme un jet vers le ciel et y demeura suspendue pour de longues secondes, immobile, comme si le ciel lui-même engendrait ce son strident. Puis elle s'affaissa brusquement. Omar ne manquait jamais, lorsqu'il longeait la mairie, d'escalader, d'un côté, les marches de l'entrée, pour les sauter toutes à la fois, de l'autre. Il était sur la marche supérieure, immobile et stupéfait.

En un instant, il se rappela l'étrange sensation qui l'avait parcouru quand la sirène s'était déchaînée. Une gifle ou plutôt un souffle violent s'était abattu sur lui. Il était déjà au bas de l'escalier public, le cœur battant. Enfin, il s'élança, dans la rue, en proie à la panique. Filant à travers la ville, il croisait des hommes et des femmes qui, eux aussi, couraient dans tous les sens. Savait-on pourquoi ? Savaient-ils où aller ? Les femmes pleuraient et s'abordaient, les yeux rouges. Et elles poursuivaient leur chemin en faisant retentir les rues de leurs sanglots. Les hommes s'éloignaient hâtivement. Des rideaux de fer étaient rabattus. Les principales sorties étaient noires de monde, les gens se pressaient : ils voulaient se rendre quelque part, semblait-il ; ils marchaient, taciturnes, la mine sombre ; certains s'interpellaient ; dans leur voix perçait un frémissement qui rendait toute parole incertaine.

Et, en un rien de temps, les rues se dépeuplèrent. Omar galopait à travers une ville déserte. Il rencontrait de loin en loin un agent de police ou un chien errant. Quel vide ! La vie se retirait de Tlemcen dont le grand soleil avait pris possession. Tout d'un coup, comme si la ville ne vivait plus depuis des millénaires, ses larges avenues redevaient d'immenses voies solitaires et antiques où les bruits s'étaient tus, ses édifices, des temples d'un culte perdu, et son vaste silence, la farouche paix de la mort qui étincelait dans l'ardeur du jour. Tlemcen prolongeait son existence dans la pierre. [...]

Omar était de plus en plus persuadé qu'il n'atteindrait jamais Dar-Sbitar, qu'il n'en finirait pas de parcourir cette ville qui se métamorphosait lentement en une enceinte maudite. [...]

S'engouffrant à toute allure dans Dar-Sbitar, il s'allongea face contre terre sitôt qu'il fut devant sa mère et put enfin pleurer tout agité de tremblements. Aïni le prit dans ses bras et l'attira contre elle. Son agitation tomba d'un coup. [...]

-C'est la fin du monde. La fin du monde.

Projetant ces derniers mots avec véhémence, la femme qui s'adressait à Aïni ajouta :

-Au siècle quatorzième, ne cherche point de salut, est-il dit. Ne sommes-nous pas au quatorzième siècle ?

-C'est bien le quatorzième siècle, confirma la vieille Aïcha.

-Alors tout le monde va mourir ?

-Tout le monde, femme.

-Tout le monde, et nous aussi ?

-L'heure de la justice arrive.

Source : Mohamed DIB, *La grande maison*, Ed. du seuil. 1952